Comme la Pâque juive était proche, Jésus monta à Jérusalem.

Dans le Temple, il trouva installés les marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et les changeurs. Il fit un fouet avec des cordes, et les chassa tous du Temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il jeta par terre la monnaie des changeurs, renversa leurs comptoirs, et dit aux marchands de colombes : « Enlevez cela d’ici. Cessez de faire de la maison de mon Père une maison de commerce. »

Ses disciples se rappelèrent qu’il est écrit : Le zèle de ta maison me dévorera.

Des Juifs l’interpellèrent : « Quel signe peux-tu nous donner pour agir ainsi ? »

Jésus leur répondit : « Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai. »

Les Juifs lui répliquèrent : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce sanctuaire, et toi, en trois jours tu le relèverais ! »

Mais lui parlait du sanctuaire de son corps. Aussi, quand il se réveilla d’entre les morts, ses disciples se rappelèrent qu’il avait dit cela ; ils crurent à l’Écriture et à la parole que Jésus avait dite.

Jn 2.13-22

La scène nous parle (hélas !) tout de suite. Transformer la foi en commerce c’est quelque chose dont chacun d’entre nous a eu, dans sa vie, de nombreux exemples. Ce n’est peut-être pas aussi direct et aussi visible que ce que nous raconte l’évangile, mais tirer parti d’une offre religieuse cela se fait.

D’ailleurs j’imagine que les spectateurs n’étaient pas forcément surpris par ce remue-ménage car, dans l’histoire du peuple d’Israël, il y avait souvent eu des prophètes qui leur rappelaient que le peuple s’était laissé aller à une religion confortable et à courte vue ; une religion fonctionnelle et rentable. C’est la pente glissante, pour chacun de nous, en fait.

Là où Jésus tranche ce n’est donc pas tant (pas seulement) dans la dénonciation, que parce qu’il nous propose une voie originale pour nous sortir de là et nous ouvrir à une foi libre et renouvelée. Car, il ne faut pas se laisser impressionné par ce qui est le plus spectaculaire dans ce texte. Il nous parle aussi, de manière plus discrète sans doute, de libération, et de plusieurs manières.

D’abord, en rapportant cette histoire, Jean a manifestement pensé à une autre histoire, que nous, protestants, ne connaissons pas forcément parce qu’elle se trouve dans le livre de Maccabées que nous n’avons pas trop l’habitude de lire. Au moment de cet épisode, la Judée est sous domination étrangère et le temple a été profané. Voilà que l’on demande aux juifs de faire un sacrifice païen dans le temple. Un juif accepte cette profanation. Alors (1 M 2.24) : 24 À cette vue, Mattathias s’enflamma d’indignation et frémit jusqu’au fond de lui-même ; il laissa monter en lui une légitime colère, courut à l’homme et l’égorgea sur l’autel. 25 Quant à l’envoyé du roi, qui voulait contraindre à offrir le sacrifice, Mattathias le tua à l’instant même, et il renversa l’autel. 26 Il s’enflamma de zèle pour la Loi comme jadis Pinhas contre Zimri. 27 Alors Mattathias se mit à crier d’une voix forte à travers la ville : « Ceux qui ont le zèle de la Loi, et qui soutiennent l’Alliance, qu’ils sortent tous de la ville à ma suite. » 28 Il s’enfuit dans la montagne avec ses fils, en abandonnant tout ce qu’ils avaient dans la ville.

Et c’est le début de la guerre de Maccabées qui va se conclure par la purification du temple et la restauration du culte juif. La libération de quelque chose, incontestablement. Il y a, à la fois des points communs et des différences entre cette histoire et la scène de l’évangile.

On retrouve, dans le récit de l’évangile, la colère dans le temple au nom du zèle que l’on revendique. Jean n’a, en effet, pas cité le mot de zèle par hasard. La scène des Maccabées que je viens de vous lire était lue et relue et elle servait de mot d’ordre au mouvement des « zélés » que l’on a appelés les zélotes.

Donc Jésus surgit dans le temple et rejoint (au moins en partie) le projet des zélotes qui veulent libérer les juifs de l’occupation romaine qui les empêche de vivre leur foi comme ils le voudraient. Mais, tout de suite, on voit que le zèle de Jésus part dans une autre direction : il ne tue personne, et puis ce ne sont pas les occupants le problème, mais l’organisation un peu trop confortable de la vie religieuse.

Il y a un décalage aussi parce que la citation qui parle du zèle, vient du Psaume 69 qui est un psaume sombre. De la sorte, elle parle de zèle d’une autre manière que le livre des Maccabées. Il ne s’agit pas d’un zèle qui débouche sur une puissance militaire et quelques massacres bien sentis, mais, si vous lisez le Psaume 69 vous verrez l’histoire d’un homme peu écouté, en proie aux oppositions et aux railleries, et dont le zèle ne fait pas tâche d’huile.

Ps 69.8 C’est à cause de toi que je supporte l’insulte, que le déshonneur couvre mon visage, 9 et que je suis un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère. 10 Oui, le zèle pour ta maison m’a dévoré ; ils t’insultent, et leurs insultes retombent sur moi.

Cela ressemble beaucoup plus à la situation que connaîtra Jésus, et spécialement dans l’évangile de Jean : quiproquos, incompréhensions, oppositions. C’est une parole de libération qui a du mal à être entendue et qui ne cherche pas le rapport de force pour agir. C’est une parole de libération qui n’est active que si on l’accueille, si on lui ajoute foi.

Mais le texte nous parle bien de libération, malgré tout. On est un peu dérouté de lire ce récit de la purification du temple au début de l’évangile de Jean alors que les synoptiques le placent à la toute fin du ministère de Jésus, après les Rameaux. Mais cela n’empêche pas qu’il y a de nombreux échos entre les différentes versions et que toutes, par exemple, situent cet épisode à proximité de la Pâque. Or la Pâque est la fête de la libération : celle où on célèbre la possibilité d’un nouveau départ. Et cette possibilité était mise en scène les jours précédant la fête. Déjà à l’époque, les juifs préparaient les maisons, avant la fête, en éliminant toutes les traces de levain ou de ferment qui y étaient. Ce rite suivait (et suit toujours) le texte de l’Exode : « On ne verra pas de pain fermenté, on ne verra pas de levain dans tout ton territoire » (Ex 13.7). A vie nouvelle, ferment nouveau.

Donc libérer les maisons du levain, des ferments passés, pour accueillir de nouvelles directions, de nouveaux ferments de vie. Les maisons … , qu’en est-il du Temple ? On s’aperçoit, en regardant le texte d’un peu près, que Jean utilise trois mots différents pour nous parler du temple. A propos de zèle c’est, justement, le mot de maison qu’il emploie (la maison de mon Père). Jésus s’emploie à purifier la maison de son Père de ce qui entrave l’émergence d’une vie nouvelle. Et ce qui entrave cette vie nouvelle ce n’est pas seulement la marchandisation de la foi par elle-même ; c’est tout ce que cette marchandisation entraîne au passage. Car à travers cette marchandisation on délègue sa pratique à quelqu’un d’autre. En fait, remarque d’ordre général, les relations monétaires sont quelque chose de particulier : elles économisent les relations. Si vous mettez de l’argent sur la table cela simplifie les choses. C’est d’ailleurs le drame de la société actuelle où nous pouvons régler tellement de choses par l’argent que nous avons à peine besoin de construire des relations avec les autres.

Je souligne ce point, car, plus on creuse le texte et plus on s’aperçoit qu’il regorge d’allusions. Sur cette question de l’argent le texte renvoie à la conclusion du livre de Zacharie qui se termine par la délivrance finale du peuple et une lumière qui ne s’éteint plus. Et alors, 14.20 En ce jour-là les marmites, dans la Maison du SEIGNEUR, seront comme des coupes à aspersion devant l’autel. 21 Toute marmite à Jérusalem et en Juda sera consacrée au SEIGNEUR de l’univers. Tous ceux qui viendront présenter un sacrifice s’en serviront pour cuire eux-mêmes leur offrande. Et Il n’y aura plus de marchand dans la Maison du SEIGNEUR de l’univers, en ce jour-là.

Il n’y aura plus de marchand parce que chacun cuira son offrande.

Oui, la marchandisation de la foi est une manière de ne pas vraiment s’engager, de payer de son porte-monnaie, plutôt que de payer de sa personne. Les juifs qui venaient en pèlerinage achetaient les animaux sacrifiés parce que c’était trop compliqué de les transporter. Ce n’est pas cela que Jésus critique. C’est plutôt tout un système où les personnes sont dépendantes de fonctionnaires religieux qui font écran entre Dieu et eux. Jésus appelle à une vie nouvelle, à un nouvel exode, qui nous concerne directement, qui nous implique au plus profond de nous-mêmes.

Et il nous appelle encore aujourd’hui. Les temples, les lieux de culte, l’organisation de notre Eglise, les symboles auxquels nous sommes habitués, les chants que nous avons l’habitude de chanter, les ministres du culte que nous rémunérons … tout cela est là pour soutenir notre foi, pour nous accompagner. Mais cela peut aussi se fondre dans un paysage familier où nous sommes contents, surtout, de retrouver nos petites habitudes et vivre la foi par procuration. Jésus, notre Pâque, commence son œuvre libératrice dans le Temple. Il sait que c’est nous qui sommes parfois le principal obstacle. Il a formulé de nombreuses critiques sur la société de son temps, par ailleurs. Mais il commence par nous interroger.

Et où veut-il nous emmener, finalement ?

Il y a trois mots pour parler du temple, je l’ai dit. Il y a le temple en général (mot que l’on trouve au début de l’histoire). Il y a la maison où Dieu nous accueille (au milieu de l’histoire) ; c’est déjà un peu plus familier et un peu plus proche ; et puis il y a le sanctuaire, à la fin de l’histoire. Ce dernier mot (toutes les versions françaises ne font pas la distinction) désignait dans la Septante le lieu saint et le lieu très saint, par opposition au reste du temple. Le sanctuaire c’est donc ce qui se situe au cœur du temple. Et au cœur du temple il y a Dieu lui-même en la personne de Jésus-Christ. La libération que Jésus nous propose, le nouvel exode est qu’il s’approche de nous, qu’il se fait sanctuaire, qu’il nous propose une rencontre de personne à personne, qu’il se donne pour nous. Et, certes, il fait face à de nombreuses oppositions, certes son discours est mal entendu, mais ce sanctuaire qu’il nous propose résistera à ces oppositions. Il sera détruit, mais il sera rétabli.

Chacun de nous est un sanctuaire précieux et Jésus nous propose de nous accueillir dans son sanctuaire, de nous rencontrer de cœur à cœur. C’est là qu’il veut nous entraîner au-delà des rites, des formalités, des intermédiaires, des habitudes, des faux-fuyants.

A travers cette purification du temple, Dieu lui-même s’approche de nous. Et c’est en ligne avec le message que l’évangéliste délivre dès le début : « Nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce sur grâce. Si la Loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ. Personne n’a jamais vu Dieu ; Dieu Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l’a dévoilé » (Jn 1-16-18).

Et cela nous dit que si nous sommes accros, malgré tout, à ce qui marche, ce qui rapporte, etc. c’est parce que nous avons perdu de vue la présence et la proximité que Dieu nous offre gratuitement.

Alors, nous lisons ce passage pendant le carême (ou disons la route vers Pâques si on n’aime pas le mot) et ce passage s’inscrit dans la série des textes qui donnent un cadre à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ. C’est clair dans ce texte. Pendant cette période, plusieurs organisations proposent aux chrétiens de réfléchir à leur mode de consommation et à aller vers des modes de vie différents. C’est le cas du réseau Eglise verte : « entendre le cri de la Terre et le cri des pauvres » ; en Suisse, chaque année, il y a une action de carême œcuménique qui est organisée : « moins c’est plus ». Solidarité et sobriété. Ces initiatives et d’autres nous interpellent sur l’usage de nos richesses et, revenons au thème du jour, sur des domaines où le sens de ce que nous faisons s’évapore devant les logiques de marché. Ce n’est pas directement notre temple qui est envahi, mais des domaines qui concernent le sens de la vie, ce qui a de l’importance, ce qui compte. On soupèse les politiques publiques à l’aune de ce qu’elles coûtent et de ce qu’elles rapportent. On hésite à interdire un produit toxique parce que cela va nuire à la croissance économique. On rabote sur des actions sociales ou sur la santé parce que cela coûte trop cher.

Je ne suis pas contre que l’on examine les politiques publiques en essayant de faire le meilleur usage des deniers publics. Mais il y a tout un registre d’action dont la valeur ne se décline pas d’abord comme une valeur monétaire. Si Jésus nous dit : tu aimeras ton prochain comme toi-même et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ; est-ce qu’une réponse adéquate est : ça coûte combien ? ou bien : ça rapporte quoi ? Le lien social se délite parce que nos occasions de coopérer diminuent. Dans beaucoup de domaines nous sommes plus des consommateurs que des citoyens. Et même quand nous votons nous avons tendance à consommer, à acheter des mesures qui nous plaisent et qui nous « rapporteront » on l’espère.

Bon, je généralise, disons que c’est une tendance de fond que je vois se poursuivre, d’année en année. Et, mais, la crise climatique et la pauvreté persistante autour de nous nous montrent que nous faisons fausse route. Et pourquoi sommes-nous tellement accros à la consommation ?

Eh bien on retrouve la question que nous pose l’irruption de Jésus dans le temple : sommes-nous prêts à nous laisser bouleverser par les autres et par Dieu qui s’approche de nous ? Je pense que la soif de consommation qui nous détruit cache, en fait, un grand vide, une grande solitude, une grande difficulté à rencontrer les autres.

L’évangile cite le Psaume 69 et il modifie même un peu la version de la Septante en disant : le zèle de ta maison me dévorera. Il met le verbe au futur. Et c’est toute la trajectoire de Jésus qui ira jusqu’à se laisser dévorer, tandis que la logique marchande nous incite, pour notre part, à dévorer plutôt qu’être dévoré. En tout cas, le texte hébreu d’origine du psaume emploie bien le verbe « manger », on est bien dans ce registre-là. Et seul celui qui est dévoré par une forte passion peut se détourner de la tendance irrépressible à tendre la main vers tout ce qui nous entoure pour s’en emparer et l’avaler.

Oui, comme à l’époque de Jésus, le sanctuaire qu’il propose en se donnant lui-même est malmené et peu pris au sérieux. Mais il subsiste, il se relève sans cesse, il ne cesse pas de faire signe vers nous et de nous appeler.

Frédéric de Coninck[[1]](#footnote-1)

1. *Frédéric de Coninck habite Poitiers depuis 2021. Il a été chercheur en sociologie pendant sa carrière professionnelle.*

   *Il a écrit de nombreux ouvrages sur les rapports entre foi et société contemporaine.*

   *Il est actuellement un contributeur régulier du site Regards Protestants et du journal Réforme.*

   *Il est membre de l'Eglise Evangélique Libre de Poitiers et participe volontiers aux échanges entre églises, au sein du protestantisme ou dans un cadre œcuménique.* [↑](#footnote-ref-1)